

Nicolas Flamel.

Petit Traité d'Alchymie,

intitulé le Sommaire Philosophique.

André Cailleau. Paris. B. des Ph. Ch. Tome II.

1740 .

*Avertissement au lecteur.*

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

BIBLIOTHEQUE  
DES  
PHILOSOPHES  
CHIMIQUES.

*NOUVELLE EDITION,*

Revûë, corrigée & augmentée de plu-  
sieurs Philosophes, avec des Figu-  
res & des Notes pour faciliter l'intel-  
ligence de leur Doctrine,

*Par Monsieur J. M. D. R.*

T O M E II.



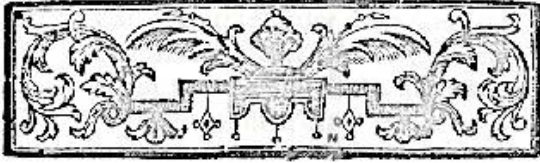
A P A R I S.

Chez ANDRÉ CAILLEAU, Place de Sor-  
bonne, au coin de la rue des Maçons,  
à S. André.

---

M. D C C. X L.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



**PETIT TRAITE'**

**D'ALCHYMIE,**

*INTITULE'*

**LE SOMMAIRE**

**Philosophique**

**De Nicolas Flamel**



Ui veut avoir la cognoissance  
Des Metaux & vraye science,  
Comment il les faut transmuer,  
Et de l'un à l'autre muer;  
Premier il convient qu'il cog-  
noisse

Le chemin & entière adresse  
Dequoi se doivent en Minière  
Terrestre, former & manière.  
Ainsi ne faut-il point qu'on erre,  
Regarder ès veines de Terre  
Toutes les transmutations,  
Dont sont formez en Nations;

Par quoi transmuier ils se peuvent  
 Dehors la Minière où se treuvent  
 Etant prémier en leurs esprits:  
 Assavoir pour n'être repris,  
 En leur Soulfhre & leur Vif-argent,  
 Que Nature a fait par Art gent.  
 Car tous Métaux de Soulfhre sont  
 Formez & Vif-argent qu'ils ont.  
 Ce sont deux Spermes des Métaux,  
 Quels qu'ils soyent, tant froids que chauds;  
 L'un est mâle, l'autre fémelle,  
 Et leur compléxion est telle.  
 Mais les deux Spermes dessusdits  
 Sont composez, c'est sans dédits;  
 Des quatre Elémens, sûrement  
 Cela j'affirme vraiment.  
 C'est à sçavoir le prémier Sperme  
 Masculin, pour sçavoir le terme,  
 Qu'en Philosophie on appelle  
 Soulfhre, par une façon telle,  
 N'est autre chose qu'Elément  
 De l'Air & du Feu seulement.  
 Et est le Soulfhre fixe semblable  
 Au Feu, sans être variable,  
 Et de nature métallique:  
 Non pas Soulfhre vulgal inique;  
 Car le Soulfhre vulgal n'a nulle  
 Substance (qui bien le calcule)  
 Métallique, à dire le vrai,  
 Et ainsi je le prouverai.  
 L'autre Sperme qu'est fémelin,  
 c'est

C'est celui, pour sçavoir la fin,  
 Qu'on a coûtume de nommer  
 Argent-vif, & pour vous sommer,  
 Ce n'est seulement qu'Eau & Terre,  
 Qui s'en veut plus à plain enquerre.  
 Dont plusieurs Hommes de science  
 Ces deux Spermes-là, sans doutance,  
 Ont figurez par deux Dragons,  
 Ou Serpens pires, se dit-on:  
 L'un ayant des aîles terribles,  
 L'autre sans aîles, fort horrible.  
 Le Dragon figuré sans aîles,  
 Est le Soulfhre, la chose est telle,  
 Lequel ne s'envole jamais  
 Du feu; voilà le premier mets.  
 L'autre Serpent qui aîles porte,  
 C'est Argent-vif, qui vous importe,  
 Qui est Semence féminine,  
 Faite d'Eau & Terre pour mine.  
 Pourtant au feu point ne demeure,  
 Ains s'envole quand voit son heure.  
 Mais quand ces deux Spermes disjoints,  
 Sont assemblez & bien conjoints,  
 Par une triomphante Nature,  
 Dedans le ventre du Mercure,  
 Qu'est le premier Métail formé,  
 Et est celui qui est nommé  
 Mère de tous autres Métaux.  
 Philosophes de monts & vaux  
 L'ont appellé Dragon volant:  
 Pour ce qu'un Dragon, en allant,

Qu'est enflambé avec son feu,  
 Va par l'air jettant peu à peu  
 Feu & fumée vénimeuse,  
 Qu'est une chose fort hideuse,  
 A regarder telle laidure.  
 Ainsi pour vrai fait le Mercure,  
 Quand il est sur le feu commun,  
 C'est-à-dire, en des lieux aucun,  
 En un Vaisseau mis & posé,  
 Et le feu commun disposé,  
 Pour lui allumer promptement  
 Son feu de nature âprement,  
 Qu'au profond de lui est caché.  
 Alors si vous voulez tâcher,  
 Voir quelque chose véritable  
 Par feu commun, dit végétale;  
 L'un enflamera par ardeur  
 Du Mercure feu de Nature.  
 Alors, si êtes vigilant,  
 Verrez par l'air jettant, courant  
 Une fumée vénimeuse,  
 Mal odorante & malignieuse,  
 Trop pire, enflambée en poison,  
 Que n'est la tête d'un Dragon,  
 Sortant à coup de Babylone,  
 Qui deux ou trois lieuës environne.  
 Autres Philosophes sçavans,  
 Ont voulu chercher tant avant,  
 Qu'ils sont figurez en la forme  
 D'un Lion volant sans difforme;  
 Et l'ont aussi nommé Lion:

Pource qu'en toute Région  
 Le Lion dévore les Bêtes,  
 Tant soient jeunes & propretes,  
 En les mangeant à son plaisir,  
 Quand d'elles il se peut saisir,  
 Sinon celles qui ont puissance  
 Contre lui se mettre en défense,  
 Et résister par grande force  
 A sa fureur, quand il les force;  
 Ainsi que le Mercure fait.  
 Et pour mieux entendre l'effet,  
 Quelque Métal que vous mettez,  
 Avecques lui, ces mots notez,  
 Soudain il le difformera,  
 Dévorera & mangera.  
 Le Lion fait en telle sorte;  
 Mais sur ce point, je vous enhorte  
 Qu'il y a deux Métaux de prix,  
 Qui sur lui emportent le prix  
 En totale perfection;  
 L'un qu'on nomme Or sans fiction,  
 L'autre Argent, ce ne nie aucun;  
 Tant est-il notoire à châcun,  
 Que si Mercure est en fureur,  
 Et son feu allumé d'ardeur,  
 Il dévorera par ces faits  
 Ces deux nobles Métaux parfaits,  
 Et les mettra dedans son ventre:  
 Ce nonobstant, lequel qu'y entre,  
 Il ne le consumera point;  
 Car pour bien entendre ce point,

Ils sont plus que lui endurcis  
Et parfaits en nature aussi.  
Mercure est Métail imparfait:  
Non pourtant qu'en lui ait de fait  
Substance de perfection.  
Pour vraie déclaration  
L'or commun si vient du Mercure,  
Qu'est métal parfait, je l'assure.  
De l'argent je dis tout ainsi  
Sans alleguer ne cas ne si.  
Et aussi les autres Métaux,  
Imparfait, croissans bas & hauts,  
Sont trestous engendrez de lui.  
Et pource il n'y a celuy  
Des Philosophes, qui ne dise  
Que c'est la Mère sans faintise  
De tous Métaux certainement.  
Parquoi convient assurément  
Que dès que Mercure est formé,  
Qu'en lui soit sans plus informé  
Double substance métallique;  
Cela clairement je réplique.  
C'est tout prémièrement pour l'une,  
La substance de basse Lune,  
Et après celle du Soleil,  
Qui est un Métail nompareil.  
Car le Mercure sans doutances  
Si est formé de deux Substances,  
Etant au ventre en esperit  
Du Mercure que j'ai décrit.  
Mais tantôt après que Nature



A formé iceluy Mercure,  
 De ces deux Esprits dessusdits  
 Mercure sans nul contredits  
 Ne demande qu'à les former  
 Tous parfaits, sans rien difformer,  
 Et corporellement les faire,  
 Sans soi d'iceux vouloir deffaïre.  
 Puis quand ces deux Esprits s'éveillent,  
 Et les deux Spermes se réveillent,  
 Qui veulent prendre propre Corps:  
 Alors il faut être records,  
 Qu'il convient que leur Mère meure,  
 Nommé Mercure, sans demeure:  
 Puis le tout bien vérifié,  
 Quand Mercure est mortifié  
 Par Nature, ne peut jamais  
 Se vivifier: je promets,  
 Comme il étoit premièrement,  
 Ainsi que dient certainement  
 Aucuns triomphans Alchimistes,  
 Affermans en paroles mistes  
 De mettre les Corps imparfaits,  
 Et aussi ceux qui sont parfaits,  
 Soudain en Mercure courant.  
 Je ne di pas qu'aucun d'eux ment;  
 Mais seulement, sauf leurs honneurs,  
 Pour certain ce sont vrais Jengleurs.  
 Il est bien vrai que le Mercure  
 Mangera par sa grande cure  
 L'imparfait Métail, comme Plomb,  
 Ou Estain: cela bien sçait-on:

Et pourra sans difficulté  
 Multiplier en quantité;  
 Mais pourtant sa perfection  
 Amoindrira sans fiction,  
 Et Mercure ne sera plus  
 Parfait, notez bien le surplus;  
 Mais si mortifié étoit  
 Par Art, autre chose seroit,  
 Comme au Cinabre, ou Sublimé,  
 Je ne le veux pas animé,  
 Que révivifier ne se pûsse.  
 Telle vérité ne se musse;  
 Car en le congelant par Art,  
 Les deux Spermes, soit tôt ou tard,  
 Du Mercure point ne prendront  
 Corps fixe, ni aussi retiendront  
 Comme ès veines ils font de la terre;  
 Ains pour garder que nulli n'erre,  
 Si peu congelé ne peut être,  
 Par Nature à dextre ou sénestre,  
 Dedans quelque terrestre veine,  
 Que le grain fix soudain n'y vienne,  
 Qui produira des deux Spermes  
 Du Mercure, & puis du vrai Germe;  
 Comme ès mines de Plomb voyez,  
 Si vous y êtes envoyez.  
 Car de Plomb il n'est nulle Mine  
 En lieu où elle se confine,  
 Que le vrai Grain du fix n'y soit,  
 Ainsi que chacun l'apperçoit,  
 C'est à sçavoir le Grain de l'Or

Et de l'Argent, qu'est un thrésor  
 En substance & en nourriture:  
 A chacun telle chose est sûre.  
 La prime congélation  
 Du Mercure, est Mine de Plomb,  
 Et aussi la plus convenable  
 A lui, la chose est véritable,  
 Pour en perfection le mettre,  
 Cela ne se doit point obmettre,  
 Et pour tôt le faire venir  
 Au Grain fix, & tousjours tenir.  
 Car comme paravant est dit,  
 Mine de plomb sans contredit  
 N'est point sans Grain fix pour tout vrai  
 D'Or & d'Argent, cela je sçai;  
 Lesquels Grains Nature y a mis,  
 Ainsi comme Dieu l'a permis,  
 Et est celuy-là surement,  
 Qui multiplier vraiment  
 Se peut, sans contradiction,  
 Pour venir en perfection,  
 Et en toute entière puissance,  
 Comme sçai par l'expérience.  
 Et cela pour tout vrai j'assûre,  
 Lui étant dedans son Mercure,  
 C'est-à-dire, non séparé  
 De la Mine, mais bien puré;  
 Car tout métal en Mine étant  
 Est Mercure, j'en dis autant,  
 Et multiplier se pourra,  
 Tant que la Substance il aura,

De son Mercure en vérité.  
 Mais si le Grain en est ôté  
 Et séparé de son Mercure,  
 Qui est sa Mine, bien l'assûre,  
 Il sera ainsi que la Pomme  
 Cuëillie verte, & voilà comme  
 Dessus l'Arbre, c'est vérité,  
 Avant qu'elle ait maturité,  
 Quand vous voyez passer la fleur,  
 Le fruit se forme, soyez seur,  
 Lequel après Pomme est nommée  
 De toutes gens, & renommée.  
 Mais qui la Pomme arracheroit  
 Dessus l'Arbre, tout gâteroit  
 A sa prime formation:  
 Car Homme n'a eu notion  
 Par Art, ni aussi par Science,  
 Qu'il sçusse donner la Substance,  
 Ne tandis la pusse parfaire  
 De meurir, comme pouvoit faire  
 Basse-Nature bonnement,  
 Quand elle étoit premièrement  
 Dessus l'Arbre, où sa nourriture  
 Et substance avoit par Nature.  
 Pendant doncques que l'on attend  
 La saison de la Pomme, étant  
 Sur son Arbre, où elle s'augmente  
 Et nourrit venant grosse & gente,  
 El' prend agréable saveur,  
 Tirant toujours à soi liqueur,  
 Jusques à ce qu'elle soit faite

De verde bien mur & parfaite.  
Semblablement Métal parfait,  
Qu'est Or, vient à un même effet;  
Car quand Nature a procréé  
Ce beau Grain parfait & créé  
Au Mercure, soyez certain  
Que tousjours tant soir que matin,  
Sans faillir il se nourrira,  
Augmentera & parfera  
En son Mercure lui étant;  
Et faut attendre jusqu'à tant  
Qu'il y aura quelque Substance  
De son Mercure sans doutance,  
Comme fait sur l'Arbre la Pomme.  
Car je fais sçavoir à tout Homme  
Que le Mercure en verité  
Est l'Arbre, notez ce dicté,  
De tous Métaux, soyent parfaits,  
Ou autres qu'on dit imparfaits:  
Pourtant ne peuvent nourriture  
Avoir, que de leur seul Mercure.  
Par quoi je dis, pour déviser  
Sur ce pas, & vous adviser,  
Que si vous voulez cuëillir le fruit  
Du Mercure, qu'est Sol qui luit,  
Et Lune aussi pareillement,  
Si qu'ils soyent séparément  
Lointains en aucune manière,  
L'un de l'autre sans tarder guiére,  
Ne pensez pas les reconjoindre  
Ensemble, n'aussi les rejoindre

Ainsi comme avoit fait Nature.  
 Au premier, de ce vous assûre,  
 Pour iceux bien multiplier,  
 Augmenter sans point varier;  
 Car quand Métaux sont séparéz  
 De la Mine, à part trouverez  
 Chacun comme Pommes petites,  
 Cueillies trop verdes & subites  
 De l'Arbre, lesquelles jamais  
 N'auront grosseur, je vous promets.  
 Le monde a assez cognoissance,  
 Par nature & expérience,  
 Du fruit des Arbres végétaux,  
 Et ne sont point ces mots nouveaux,  
 Que dès la Pomme, ou bien la Poire  
 Est arrachée, il est notoire,  
 De dessus l'Arbre, ce seroit  
 Folie qui la remettrait  
 Sur la branche pour r'engrossi  
 Et parfaire; Fols font ainsi,  
 Et gens aveuglez sans raison,  
 Comme on voit en mainte maison;  
 Car l'on sçait bien certainement,  
 Et à parler communément,  
 Que tant plus elle est maniée,  
 Tant plus tôt elle est consommée.  
 C'est ainsi des Métaux vraiment;  
 Car qui voudroit prendre l'Argent  
 Commun & l'Or, puis en Mercure  
 Les remettre, seroit stulture;  
 Car quelque grand'subtilité

Qu'on aye, aussi habilité,  
 Ou régime qu'on penseroit,  
 Abusé on s'y trouveroit:  
 Tant soit par eau, ou par ciment,  
 Ou autre sorte infiniment,  
 Que l'on ne sçauroit racompter,  
 Tousjours ce seroit mécompter,  
 Et de jour en jour à refaire,  
 Comme aucun Fols sur cet affaire,  
 Qui veulent la Pomme cueilliée  
 Sur la branche être rebailée,  
 Et retourner pour la parfaire,  
 Dont s'abusent à cela faire.

Nonobstant qu'aucuns Gens sçavans;  
 Philosophes & bien parlans,  
 Ont très-bien parlé par leurs dits,  
 Disant sans aucuns contredits,  
 Que le Soleil avec la Lune,  
 Et mercure, qu'est opportune,  
 Conjoints, tous Métaux imparfaits  
 Rendront en oeuvre bien parfaits:  
 Où la plus grand part des Gens erre,  
 N'ayant autre chose sur Terre,  
 Soient Végétaux, ou Animaux,  
 Ou pareillement Minéraux,  
 Que ces trois étans en un Corps;  
 Mais les lisans ne sont records,  
 Qu'iceux Philosophes entendus,  
 N'ont pas tels mots dits, ni rendus,  
 Pour donner entendre à chacun  
 Que ce soit Or, n'Argent commun,

Ni le vulgal Mercure aussi:  
 Ils ne l'entendent pas ainsi;  
 Car ils sçavent que tels Métaux  
 Sont tous morts, pour vrai, sans défaux,  
 Et que jamais plus ne prendront  
 Substance, ainsi demeureront,  
 Et l'un à l'autre n'aidera  
 Pour parfaire, ains demeurera;  
 Car il est vrai certainement,  
 Que ce sont les fruits vraiment  
 Cueillis des Arbres avant saison:  
 Les laissant-là pour tel' raison:  
 Car dessus iceux en cherchant,  
 Ne trouvent ce qu'ils vont quérant.  
 Ils sçavent assez bien qu'iceux  
 N'ont autre chose que pour eux:  
 Parquoi s'en vont chercher le fruit  
 Sur l'Arbre qui à eux bien duit,  
 Lequel s'engrosse & multiplie  
 De jour en jour, tant qu'Arbre en plie.  
 Joye ont de voir telle besogne,  
 Par ce moyen l'Arbre on empoigne,  
 Sans cueillir le fruit nullement,  
 Pour le replanter noblement,  
 En autre terre plus fertile,  
 Plus triomphante & plus gentille,  
 Et qui donnera nourriture  
 En un seul jour par aventure  
 Au fruit, qu'en cent ans il n'auroit,  
 Si au prémier terroir étoit.  
 Par ce moyen donc faut entendre,



Que le Mercure il convient prendre,  
 Qui est l'Arbre tant estimé,  
 Vénééré, clamé & aimé,  
 Ayant avec lui le Soleil  
 Et la Lune d'un appareil,  
 Lesquels séparez point ne sont  
 L'un de l'autre, mais ensemble ont  
 La vraye association:  
 Après sans prolongation  
 Le replanter en autre terre  
 Plus près du Soleil, pour acquerre  
 D'icelui merveilleux prouffit,  
 Où la rosée lui suffit;  
 Car là où planté il étoit,  
 Le vent incessamment battoit,  
 Et la froidure, en telle sorte,  
 Que peu de fruit faut qu'il rapporte:  
 Et là demeure longuement,  
 Portant petits fruits seulement.  
 Philosophes ont un jardin,  
 Où le Soleil soir & matin,  
 Et jour & nuit est à toute heure,  
 Et incessamment y demeure  
 Avec une douce rosée,  
 Par laquelle est bien arrosée,  
 La terre ayant Arbres & fruits,  
 Qui là sont plantez & conduits,  
 Et prennent dûë nourriture,  
 Par une plaisante pâture.  
 Ainsi de jour en jour s'amendent,  
 Recevans fort douce prébende,

Et là demeurent plus puissans  
Et forts, sans être languissants,  
En moins d'un an, ou environ,  
Qu'en dix mil, cela nous diron,  
N'eussent fait là où ils étoient  
Plantez, où les vents les battoient;  
Et pour mieux la matière entendre,  
C'est-à-dire qu'il les faut prendre,  
Et puis les mettre dans un four  
Sur le feu où soient nuit & jour.  
Mais le feu de bois ne doit être,  
Ni de charbon; mais pour cognoître  
Quel feu te sera bien duisant,  
Faut que soit feu clair & luisant,  
Ni plus ni moins que le Soleil.  
De tel feu feras appareil,  
Lequel ne doit être plus chaud,  
Ni plus ardent, sans nul défaut;  
Mais toujours une chaleur même  
Faut que soit, notez bien ce thème;  
Car la vapeur est la rosée,  
Qui gardera d'être alterée  
La semence de tous Métaux.  
Tu vois que les fruits végétaux,  
S'ils ont chaleur trop fort ardente,  
Sans rosée en petite attente,  
Sec & transi demeurera,  
Le fruit sur la branche mourra,  
Ou en nulle perfection  
Ne viendra pour conclusion.  
Mais s'il est nourri en chaleur,

Avec une humide moiteur,  
 Il sera beau & triomphant  
 Sur l'Arbre où prend nourrissement;  
 Car chaleur & humidité  
 Est nourriture en vérité  
 De toutes choses de ce Monde  
 Ayant vie, sur ce me fonde,  
 Comme Animaux & Végétaux,  
 Et pareillement Minéraux.  
 Chaleur de bois & de charbon,  
 Cela ne leur est pas trop bon:  
 Ce sont chaleurs fort violentes,  
 Et ne sont pas si nourrissantes,  
 Que celle qui du Soleil vient,  
 Laquelle chaleur entretient  
 Chacune chose corporelle,  
 Pour autant qu'elle est naturelle;  
 Parquoi Philosophes sçavans,  
 Et la Nature cognoissans,  
 N'ont autre feu voulu élire  
 Pour eux, à la vérité dire,  
 Que de nature aucunement,  
 Laquelle ils suivent mêmement;  
 Non pas que Philosophe fasse  
 Ce que Nature fait & trace;  
 Car nature a tousjours la chose  
 Créé, comme ici je l'expose,  
 Tant Végétaux que Minéraux,  
 Semblablement les Animaux,  
 Chacun selon son vrai degré,  
 Générante, où elle a pris gré,

Comme s'étend sa dominance,  
 Non pas que je donne Sentence,  
 Que les hommes par leurs Arts font  
 Choses naturelles & parfont;  
 Mais il est bien vrai quand Nature  
 A formé par sa grand' facture,  
 Les choses devant dites, l'Homme  
 Lui peut aider, & entend comme  
 Après par Art, à les parfaire  
 Plus que Nature ne peut faire.  
 Par ce moyen les Philosophes  
 Sçavans, & gens de grosse étoffe,  
 Pour du vrai tous vous informer,  
 Autrement n'ont voulu oeuvrer,  
 Qu'en Nature avecque la Lune,  
 Au Mercure Mère oportune:  
 Duquel après en général  
 Font Mercure Philosophal,  
 Lequel est plus puissant & fort,  
 Quand vient à faire son effort,  
 Que n'est pas celui de Natures.  
 Cela sçavent les Créatures;  
 Car le Mercure devant dit,  
 De nature, sans nul dédit,  
 N'est bon que pour simples Métaux  
 Parfaits, imparfaits, froids ou chauds.  
 Mais le Mercure du Sçavant  
 Philosophe, est si triomphant,  
 Que pour Métaux plus que parfaits,  
 Est bon, & pour les imparfaits:  
 A la fin pour tous les parfaire,

Et

Et soudainement les refaire,  
 Sans plus y rien diminuer,  
 Adjoûter, mettre, ni muer:  
 Comme Nature les a mis,  
 Les laisse sans rien être obmis,  
 Non que je die toutesfois,  
 Que les Philosophes tous trois  
 Les joignent ensemble pour faire  
 Leur Mercure, & pour le parfaire,  
 Comme font un tas d'Alchimistes,  
 Qui en sçavoir ne sont trop mistes;  
 Ni aussi beaucoup sage Gent  
 Qui prennent l'Or commun, l'Argent,  
 Avec le Mercure vulgal:  
 Puis après leur font tant de mal,  
 Les tourmentant de telle sorte,  
 Qu'il semble que foudre les porte;  
 Et par leur folle fantaisie,  
 Abusion & rêverie,  
 Le Mercure en cuident faire  
 Des Philosophes & parfaire;  
 Mais jamais parvenir n'y peuvent,  
 Ainsi abusez ils se trouvent,  
 Qui est la première Matière  
 De la Pierre, & vraie Minière.  
 Mais jamais ils n'y parviendront,  
 Ni aucun bien y trouveront,  
 S'ils ne vont dessus la Montaigne  
 Des sept, où n'y a nulle Plaine,  
 Et pardessus regarderont  
 Les six que de loin ils verront;

Et au-dessus de la plus haute  
 Montaigne, cognoîtront sans faute  
 L'herbe triomphante Royale,  
 Laquelle ont nommé Minérale  
 Aucuns Philosophes Herbale,  
 Appellée est Saturniale.  
 Mais laisser le Marc il convient,  
 Et prendre le Jus qui en vient  
 Pur & net: de ceci t'advise,  
 Pour mieux entendre cette guise;  
 Car d'elle tu pourras bien faire  
 La plus grand' part de ton affaire.  
 C'est le vrai Mercure gentil  
 Des Philosophes très-subtil,  
 Lequel tu mettras en ta manche;  
 En prémier toute l'Oeuvre blanche,  
 Et la rouge semblablement.  
 Si mes dits entends bonnement,  
 Eslis celle que tu voudras,  
 Et soyent seur que tu l'auras;  
 Car des deux n'est qu'une pratique  
 Qu'est souveraine & authentique,  
 Toutes deux se font par voye une;  
 C'est à sçavoir, Soleil & Lune.  
 Ainsi leur pratique rapporte  
 Du blanc & rouge, en telle sorte,  
 Laquelle est tant simple & aisée,  
 Qu'une Femme fillant fuzée,  
 En rien ne s'en détourbera,  
 Quand telle besongne fera;  
 Non plus qu'à mettre elle feroit

Couver des oeufs quand il fait froid,  
 Sous une Poulle sans lavé,  
 Ce que jamais ne fut trouvé;  
 Car on ne lave point les oeufs  
 Pour mettre couver vieils ou neufs;  
 Mais tout ainsi comme ils sont fait,  
 Sous la Poulle on les met de fait;  
 Et ne fait-on que les tourner  
 Tous les jours & les contourner  
 Sous la Mère, sans plus de plaid,  
 Pour soudain avoir le Poulet.  
 Le tout je l'ai déclaré ample,  
 Puis après se met un exemple;  
 Premièrement, ne laveras  
 Ton Mercure; mais le prendras  
 Et le mettras avec son Père,  
 Qui est le Feu, ce mot t'appère,  
 Sur les cendres, qui est la paille;  
 Cet enseignement je te baille,  
 En un verre seul qu'est le nid,  
 Sans confiture ni avis.  
 En seul Vaisseau, comme dit est,  
 De l'habitacle, entends que c'est,  
 En un Fournel fait par raison,  
 Lequel est nommé sa maison,  
 Et de lui Poulet sortira,  
 Qui de son sang te guérira  
 Premier de toute maladie;  
 Et de sa chair, quoi que l'on die,  
 Te repaîtra, pour ta viande;  
 De ses plumes, afin qu'entende,

Il te vêtira noblement,  
 Te gardant de froid surement:  
 Dont prierai l'haut Créateur,  
 Qu'il doint la grace à tout bon coeur,  
 D'Alchimistes qui sont sur terre,  
 Brièvement le Poulet conquerre,  
 Pour en être alimenté,  
 Nourri & très-bien substanté.  
 Comme ce peu qu'ici déclaire,  
 Me vient du haut Dieu notre Père,  
 Qui pour sa bénigne bonté,  
 Le m'a donné en charité:  
 Donc vous fais ce présent petit,  
 Afin que meilleur appétit,  
 Ayez cherchants & suivans train,  
 Qu'il vous montre soir & matin:  
 Lequel j'ai mis sous un Sommaire,  
 Afin qu'entendiez mieux l'affaire,  
 Selon des Philosophes sages,  
 Les dits, qu'entendez d'avantage.  
 Je parle un peu ruralemment:  
 Parquoy je vous prie humblement  
 De m'excuser, & en gré prendre,  
 Et à fort chercher toujours tendre.

*Fin du Sommaire.*